

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La puissance du lecteur Réflexion sur le dernier livre de Gérard Tougas

René Dionne

Number 18, Summer 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40598ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dionne, R. (1980). La puissance du lecteur : réflexion sur le dernier livre de Gérard Tougas. *Lettres québécoises*, (18), 60–61.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La puissance du lecteur

Réflexion sur le dernier livre de Gérard Tougas

Nulle part dans son dernier ouvrage Gérard Tougas ne parle des littératures du Canada ; il n'y fait même pas allusion. Il ne fait pas de doute pourtant que, en écrivant sur la *Puissance littéraire des États-Unis* (L'Âge d'homme, 1979, 210 p.), celui qui a publié, en 1960, une excellente *Histoire de la littérature canadienne-française* (rééditée quatre fois depuis) et, en 1969, une anthologie de la *Littérature canadienne-française contemporaine*, a eu constamment présent à l'esprit le développement actuel de la littérature québécoise, comme ç'avait été le cas, à des degrés variables et plus ou moins explicites, lors de la composition de ses autres ouvrages : *Littérature romande et culture française* (1963), *La Francophonie en péril* (1967), *Les Écrivains d'expression française et la France* (1973). Quoi qu'il en soit, c'est dans le but de tirer quelque matière à réflexion sur le destin de la littérature d'ici que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'essai d'honnête homme, à la fois facile, fin et ironique, de ce professeur qui sait, régulièrement, prendre, ou obtenir de l'Université de la Colombie britannique, des congés littérairement fructueux.

La puissance américaine

La grande littérature de demain a de fortes chances d'être sud-américaine, si l'on en juge d'après la qualité de certaines grandes oeuvres récentes. Pour le moment, et depuis quatre décennies auxquelles s'ajouteront au moins quelques lustres, c'est la littérature américaine qui domine. On n'aurait guère pu le prévoir au début du siècle, alors que les Américains, politiquement indépendants depuis cent vingt-cinq ans, souffraient encore d'un fort complexe d'infériorité culturelle vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Europe. Vint la guerre de 1914-1918, premier suicide de l'Europe selon Tougas. L'Amérique se réveilla :

que valaient ces valeurs qui s'effaçaient là-bas et que l'on avait admirées candidelement ici ? Ne fallait-il pas les remplacer par de nouvelles ? La réponse vint instinctivement, efficacement, d'un peuple neuf, créé non plus seulement à partir des immigrants anglo-saxons qui chérissaient malgré tout l'image de la mère patrie, mais à partir d'immigrants qui, accourus plus récemment de pays divers, n'avaient qu'une image en tête : celle du pays futur, à bâtir selon leurs goûts et leurs espérances. L'Europe disparaissait, l'Amérique apparaissait. On la voyait grandir par elle-même, forte du dynamisme conquérant qui lui avait permis de fixer à sa convenance les limites du pays et de faire pencher à son gré la balance des armes en Europe.

En 1919-1920, un premier cours de littérature américaine paraît au programme d'une université. Que sera cette littérature ? On ne le sait pas ; on ne sait guère non plus ce qu'elle est. Il faut l'inventer : on en a besoin. Les valeurs littéraires européennes, on le sent, ne correspondent pas aux valeurs vitales du pays qui accède à la maturité : elles sont d'autres temps et d'autres moeurs ; elles ne collent pas à la réalité américaine. C'est même pour leur malheur que les écrivains américains ont eu toujours les yeux rivés sur la tradition européenne. La faute en incombe aux élites de la Nouvelle-Angleterre qui ont voulu se donner de la taille en coulant leurs oeuvres dans le moule littéraire de leurs pères et cousins d'Europe. Il faut créer dans l'espace-temps américain une culture qui permette d'y prospérer sur tous les plans humains. La culture, partant la littérature, est pour l'homme, non l'homme pour la culture et la littérature. C'est le renversement d'un ordre de valeurs étouffant, que les beaux esprits avaient tenté, dans un faux espoir de grandeur, d'imposer à la masse des citoyens américains. La langue des écri-

vains va se rapprocher de celle du peuple ; bien plus, celui-ci la créera. Dès 1919, elle commence de s'affirmer officiellement contre la langue anglaise ; elle ne le cédera plus à cette dernière, prenant même un parti résolument adverse. Ce qu'elle perdra en raffinement, elle le gagnera en authenticité ; celle-ci décuplera la force de l'instrument, désormais manié et maniable par la classe moyenne qui constitue de plus en plus la masse des citoyens américains. La démocratie triomphe, la nation aussi. Le pays domine par sa puissance économique et militaire ; la littérature est portée par les flots de cette puissance : l'Américain la donne à lire sans honte, même avec fierté, aux Européens qui sombrent dans le désastre de la seconde guerre mondiale. C'est « l'âge du roman américain » ; la littérature des États-Unis, comme leur dollar et leurs armes, s'impose au monde occidental. Le peuple fait sa littérature comme sa loi, et elle paraît terre à terre aux élites d'autrefois, quand il arrive à celles-ci de subsister quelque part. « La littérature qui sortira de ce creuset, conclut Tougas, ne sera probablement pas *profonde et noble*. Mais elle reflétera la puissance qui fascine les hommes. Et qu'est-ce que la puissance, sinon la vie même ? »

La puissance québécoise

Si je me tourne du côté du Québec et que je me demande où est la puissance, où est la vie, je la trouve dans un mouvement d'affirmation de soi qui commence efficacement bien avant 1960. Les Américains ont connu leur premier cru de fierté nationale après leur victoire sur l'Espagne en 1898 et leur contribution décisive à la guerre de 1914-1918 ; le Canada, lui, s'est cru « quelqu'un » après cette dernière guerre, alors que, pour la première fois, il put apposer sa propre signature au bas d'un traité politique international. Le Statut de Westminster, en 1931, devait confirmer l'existence de cette « puissance » canadienne. Le Québec, de son côté, a pris conscience de la force qu'il pouvait être au cours de la guerre de 1939-1945. La puissance canadienne voulait participer à la guerre, lui s'opposait, affirmant son droit à la différence ; la France, sa mère, était comme morte, il assurait une certaine relève, se rendait

compte de ses possibilités, visait à créer sa place à lui dans le monde.

L'édition québécoise naissait ; la littérature d'ici avait sa chance. L'écrivain québécois cessait d'écrire pour étonner une mère lointaine devenue inaccessible ; il demandait sa reconnaissance à ses seuls concitoyens. Écrivant pour eux seuls, il commença d'être lui-même intégralement ; authentique enfin, il fut lu. Désormais, écrire, ce ne serait plus rien faire ou s'occuper à quelque loisir bourgeois ; ce serait, c'était, parler à tout le monde de tout le monde. L'homme cultivé d'ici avait ses problèmes, qu'exploraient Saint-Denys Garneau, Robert Charbonneau, Robert Élie, André Giroux, Jean Simard ; l'ouvrier de nos deux grandes villes fournissait la principale matière de livres passionnants : *Bonheur d'occasion*, *Au pied de la Pente douce* ; le monde rural, qui avait perdu son ascendant national, devenait sujet poétique avec *le Survivant*.

La profondeur de l'homme universel, l'on croyait maintenant pouvoir l'atteindre à travers l'homme québécois. La grandeur humaine continuait cependant de ressortir à des canons classiques. Le contenu des oeuvres changeait : la description du terroir cédait la place à l'analyse psychologique ; le nationalisme, à l'humain. L'humanisme européen trônait toujours, qui accordait beaucoup d'importance à la forme ; le livre devait être bien composé, selon les normes antiques, la langue, correcte. L'instruction, fruit de dollars plus abondants, se répandait ; elle aidait à prendre confiance en soi, surtout agrandissait la classe bourgeoise. Avec le nombre se fit plus vaste l'appétit de possession de cette dernière, celui de l'indépendance aussi. L'on voulut repousser son pays, le gérer à sa guise.

Miron et les poètes de l'Hexagone entreprirent de nommer leur avoir ; les mouvements indépendantistes réclamèrent le pouvoir. « Maîtres chez nous », slogan politique de 1960, fit son chemin petit à petit jusqu'au coeur de tout Québécois ; une nouvelle élite, petite bourgeoisie intellectuelle, se fraya les sentiers du gouvernement. Une nouvelle puissance était née. Avec elle la littérature québécoise avait grandi. Pourquoi ? Parce que, comme on l'avait fait aux

GÉRARD TOUGAS

PUISSANCE LITTÉRAIRE DES ÉTATS-UNIS

LETTERA

L'ÂGE D'HOMME

États-Unis, l'on avait cessé au Québec, à partir des années 60 surtout, de tout attendre des valeurs importées d'Europe, valeurs imposées par une élite dont l'influence s'était rapetissée à mesure que se développait l'instruction de la classe moyenne et se créait une certaine culture populaire, dite nationale. L'influence américaine prenait le pas sur l'europpéenne. Le Québécois voulait lui aussi que son savoir soit efficace ; il ne s'instruisait pas pour parader dans les salons ou se muséologiser, mais pour agir, et agir en fonction de ses intérêts, matériels, économiques et politiques aussi bien qu'intellectuels. Le collège classique se transformait en cégep ; l'université s'ouvrait au monde des adultes, que leurs responsabilités quotidiennes ramenaient aux études dans des buts bien précis, qui n'avaient rien à voir, la plupart du temps, avec la passion de l'intelligence, mais plutôt avec la passion du savoir qui procure l'avoir dès aujourd'hui, pour la table déjà mise, à laquelle on est bien assis. L'ouvrier réclamait sa culture et ses loisirs. Les fondateurs de *Parti pris* entreprirent de lui donner aussi sa littérature en promouvant sa langue. Le joual réclama des lettres de noblesse ; on ne lui reconnut finalement que sa volonté de libération populaire et quelque utilité temporaire, provisoire ou occasionnelle. La littérature, comme le pouvoir, devait rester aux mains des bourgeois, qui avaient eu la bonne idée

de se québécoiser. L'emprise nationaliste, renouvelée par le souverainisme, leur assurerait encore, comme à la littérature devenue québécoise, de régner quelques décennies de plus sur un peuple condamné à une survivance difficile. Point encore au Québec de puissance à l'américaine ; seulement un cheminement qui, par certains aspects similaires, permet d'entrevoir une nation en marche vers une plus grande maîtrise de son destin.

La puissance des mots

Aussi, quand je considère finalement, à la suite de Tougas, l'histoire de la littérature américaine et que j'en rapproche l'histoire de la littérature québécoise, je suis amené à juger assez parallèle le développement de ces deux littératures, mais fort différentes leurs possibilités de vie et d'achèvement. Les deux littératures ont d'abord recherché leur valeur dans les yeux de l'Européen, mais, curieusement, ni l'une ni l'autre n'a voulu accepter comme siennes les oeuvres étiquetées les meilleures par cet Européen ; l'on dirait qu'un certain sentiment instinctif a porté le lecteur moyen à privilégier, au détriment de ces oeuvres esthétiquement bonnes lui assurait-on, celles qui l'exprimaient davantage. Et ce lecteur moyen, parce qu'il représentait bien l'Américain ou le Québécois, a fini par avoir raison le jour où il s'est trouvé au pouvoir. Les littératures américaine et québécoise sont alors nées pour de bon. Ironiquement, cela ne s'est pas passé comme l'avaient prévu les élites néo-anglaises et francisconnes : les deux littératures n'ont pas puisé leurs forces premières dans de grandes oeuvres récentes, qui auraient eu l'heur de correspondre aux canons esthétiques des littératures mères, mais dans des oeuvres anciennes relues et jugées selon des critères nouveaux et dans des oeuvres porteuses de valeurs qui se trouvaient à coïncider avec celles d'un peuple différent, neuf. Dans le cas de l'américaine, c'est l'esprit d'indépendance qui a tout fait ; dans le cas de la québécoise, c'est le nationalisme. Les mots n'auraient-ils de puissance que celle de l'idéologie qu'ils servent ? La littérature, que celle de la nation qui s'en sert ?

René Dionne